

MAZOUZI

# courage et détermination...

Ainsi, à ces deux pièces, qui se situaient dans la même période que les débats sur la Charte nationale de 1976, et où Kateb Yacine disait clairement ce qu'il pensait de la politique du pays et de ses responsables, dans des expressions très caustiques par moments, les autorités de l'époque ont répondu dans le style qu'il fallait – en tout cas pas d'une manière béotienne. Le président Boumediène, sans méchanceté aucune, et après avoir dialogué franchement et démocratiquement avec son ministre Mazouzi qui défendait âprement l'artiste, l'a

considère tout petit, un simple petit Algérien. Parce qu'être Algérien, au sens complet du terme, relève de la prétention. Pour moi, en tout cas, cela relève de l'idéal et de l'objectif, que je n'ai pas encore atteints, ni totalement réalisés.» Et de poursuivre, par ailleurs, avec un courage terrible : «Je ne suis pas un héros. Et je n'ai nullement la prétention de l'être. J'ai été militant, arrêté et j'ai passé dix-sept ans en prison. J'ai ensuite exercé une série de responsabilité dans l'Algérie indépendante où tout était à construire. Je l'ai fait selon mes capacités et ce que me dictait ma

chez lui à la maison, sur cet aspect du FLN, précisément, j'ai édité un livre dans les mêmes idées de ce patriote qui, en fait, voyait très loin. Le livre, je l'ai intitulé *Le FLN, la refondation ou... le musée !*

Après cela, Mohamed-Saïd Mazouzi reste en retrait de la politique, mais essaye quand même d'aider le président Boudiaf en étant membre du CCN, le Conseil consultatif national qui prend fin le 31 janvier 1994, en même temps que celui du Haut Comité d'Etat. Ainsi, de cette dernière période, celle où l'Algérie sombrait dans le feu et le sang, il ne garde que de mauvais souvenirs. Cette période, effectivement, il la voyait ainsi : «C'était la descente aux enfers. Aucun pays au monde n'a vécu ce qu'a vécu l'Algérie. C'était la destruction systématique», disait-il. Mais le militant qu'il était ne pouvait voir son pays partir en désuétude, alors qu'il y a encore des hommes qui peuvent rétablir la situation, pour peu qu'on leur fasse appel. Et alors, il donne son point de vue sur cette période tragique : «Le peuple est le seul détenteur de la légitimité pérenne. Il n'y a pas de famille révolutionnaire. Ces termes qui créent la division sortent du néant. Il y a le peuple et sa révolution. Il faut revenir à la rationalité, au bon sens. L'Algérie doit vivre avec son temps dans la modernité.»

Enfin, en 1995, après un travail qu'il pense conséquent et qui – malgré tout – le mobilise pendant un certain temps, avec des militants de sa nature, il quitte définitivement le monde de la politique. Il comprend que ce qu'il a préconisé avec d'autres hauts responsables, quand il a été appelé à donner son point de vue sur la situation dramatique que vivait le pays, n'intéresse pas ceux qui ont des velléités de pouvoir ou d'autres qui veulent que le «système politique survive et se pérennise par la gestion astucieuse de la rente». Ainsi, au vu et au su de cette situation, ne pouvons-nous pas dire, en réfléchissant un peu, des années après, que nous avons raté le coche ? Car on peut se poser cette question : et qui mieux que lui, et d'autres à son niveau, s'il n'y avait pas cet entêtement à «tirer vers le bas», auraient pu se placer avantageusement dans les grandes structures d'Etat pour diriger une

tent et attendent, et il dit : «Je sais combien l'Algérie d'aujourd'hui est éloignée de l'idéal pour lequel nous avons lutté, combattu toute la vie, une République démocratique et sociale, au sens vrai de ces termes. Tout comme je refuse de me soumettre à un quelconque déterminisme selon lequel, à voir les expériences d'autres pays autour de nous, l'Algérie serait condamnée à vivre une régression historique avant de se relever et reprendre sa marche. Même si un tel danger nous guette objectivement, et de notre propre fait, c'est à nous qu'il appartient de le prévenir, de nous en prémunir.»

Alerte, à son âge, il se reprend – car il n'a vécu que pour son pays – et, dans une confession d'espoir, il lâche avec noblesse ce grand vœu. Il l'exhume d'un cœur palpitant d'amour pour cette Algérie qui doit nécessairement se relever. Écoutons ces paroles sages : «Je ne peux prédire ou prévoir le moment où à quelle échéance ce sur-saut surviendra, mais ma conviction la plus profonde est que lorsque le déclic interviendra, ce peuple surprendra encore une fois. J'ai foi en l'homme et je crois en l'Algérien. Comme leurs aînés ont pu forcer le destin, les nouvelles générations sauront forger le leur en celui de leur pays.»

Voilà ce qu'était Si Mohamed-Saïd Mazouzi, un Homme d'une certaine envergure, une grande pointure comme d'aucuns peuvent le décrire, en tout cas un patriote qui n'a jamais failli à ses devoirs, depuis sa prime jeunesse. Un patriote convaincu de la justesse des idéaux communs à tous les Algériens, dont le principal, celui pour qui il se fixait une ligne rouge : «Pas touche à l'unité nationale !» Ainsi, personne, aujourd'hui, ne peut le parer d'une quelconque violation ou d'un certain écart dans son comportement de tous les jours. Et c'est pour cela que les gens qui se trouvaient au cimetière de Ben-Aknoun, ce 6 avril 2016, ne venaient pas pour une rencontre de palabre, «comme à l'accoutumée», ils sont venus parce qu'ils avaient des attaches avec l'Algérie profonde, avec l'Algérie des valeurs. Ils sont venus pour accompagner à sa dernière demeure un Grand Frère qui leur était cher, avec qui ils ont milité et souffert, mais avec qui ils ont eu, surtout, beaucoup de bonheur

**Enfin, en 1995, après un travail qu'il pense conséquent et qui – malgré tout – le mobilise pendant un certain temps, avec des militants de sa nature, il quitte définitivement le monde de la politique. Il comprend que ce qu'il a préconisé avec d'autres hauts responsables, quand il a été appelé à donner son point de vue sur la situation dramatique que vivait le pays, n'intéresse pas ceux qui ont des velléités de pouvoir ou d'autres qui veulent que le «système politique survive et se pérennise par la gestion astucieuse de la rente».**

chargé de lui dire : «Kateb, contente-toi d'écrire, tu le fais si bien, tu ne sais pas parler.» Quelle éloquence et quelle compréhension chez les deux responsables, le président et son ministre ! Après quoi, Kateb a ri à pleines gorges et s'est épanché, devant Si Mohamed-Saïd, en ces termes : «Ce qu'il dit est juste. Il a parfaitement raison.» Ainsi, pas de sanction pour Kateb, pas de geôles et pas de damnation... Voilà, le travail de ce ministre fidèle à ses principes de morale et de liberté d'expression. Alors, dans le même sillage, nous pouvons dire que Si Mohamed-Saïd Mazouzi était épris de droit et de vérité. Il appréciait ceux qui en usaient et même ceux qui en abusaient. «Dire les choses clairement, courageusement, droitement, nous éviterait de grands problèmes par la suite !» me répétait-il, une fois, lors d'une rencontre au Palais consulaire, quand je l'ai sollicité pour une question très importante à l'époque, dans le cadre des missions du FLN. Et il est resté constant dans sa logique de sincérité et d'honnêteté dans le propos. Que les jeunes prennent acte, en ces moments difficiles, qu'il y avait, hier, des responsables qui s'exprimaient franchement, courageusement, qui défendaient les leurs quand ils avaient raison et qui, toujours..., disaient vrai.

Ses traits de caractère : la modestie, le courage et la franchise

Pourrait-on imaginer Mohamed-Saïd Mazouzi nerveux, acariâtre, déplaisant, et on ne sait par quelle autre imperfection l'affubler pour le décrire ? Jamais ! Ce n'était pas un infailible, loin s'en faut, mais il était pur, sincère, avenant, généreux, plein d'attention pour ses prochains, courtois avec ses amis, bon père de famille et, on ne le dira jamais assez, militant convaincu en toutes circonstances. La modestie..., ah ! la modestie, par laquelle il se caractérisait. J'allais commettre un impair, en recelant cette qualité chez Mohamed-Saïd Mazouzi. Eh bien, pour l'ajouter à mon texte, je me pose cette question : quel responsable aujourd'hui, vivant de chimères et d'ego exaspérant, vous dira ce qu'affirmait modestement celui qui a passé 17 ans de sa vie en prison ? Ce dernier, dans un style très sobre, en même temps que mesuré, lançait spontanément, quand on lui posait certaines questions sur sa vie de militant : «Dans le mouvement national et la révolution algérienne, je suis “epsilon”». Qu'ai-je fait, au fond, de plus ou de mieux que ces dizaines ou centaines de milliers qui ont tout donné ? [...] En ce sens, je me

conscience – pas plus et pas moins. Je n'ai pas fait l'Histoire, je suis, au plus, un témoin de l'Histoire.»

Oui, il a été un témoin de l'Histoire et il le proclamait franchement, au moment où d'autres se prenaient (ou se prennent) pour le nombril du monde, avec peu ou rien, au point de vue des actions concrètes au profit de la révolution... C'est cela aussi le courage et la franchise, deux autres traits de caractère qui le faisaient vivre, très à l'aise, dans des situations quelquefois gênantes ou difficiles.

La modestie ou l'humilité, il faut aussi en parler quand on doit présenter cet Homme à la jeunesse d'aujourd'hui. Ces deux qualités ne le quittaient jamais. Il vivait en symbiose avec elles, partout, dans ses missions gouvernementales, ou avec sa famille et ses amis. J'ai vécu ce comportement avec Si Mohamed-Saïd au cours d'un long voyage officiel, dans le Sud-Ouest asiatique en 1978. Il s'agit de son allergie, voire sa répulsion au faste quand il s'agit de résidences d'accueil, «alors que le peuple vit pauvrement ou en deçà de la pauvreté», jetait-il, carrément, à ses compagnons de voyage. Cette modestie – et ce n'est pas de trop que d'en parler en ces moments de gaspillage et de rapine délirante et inconcevable –, Si Mohamed-Saïd l'a bel et bien mise en pratique, en quittant une fois un Palace-Hôtel à Genève, où il devait résider lors de sa mission, et en optant pour un hôtel moyen de 3 étoiles, tout a fait convenable. Il réitère son geste, une autre fois à Paris, au cours de sa mission au sein de l'Amicale des Algériens en Europe, en découvrant qu'on lui a réservé une suite dans un palace, selon lui, digne «des *Mille et Une Nuits*»... Jamais deux sans trois, car il a certainement connu d'autres «histoires», pareilles à celles-ci, où il a dû avoir les mêmes réactions..., qui sait ? Parce qu'avec un Homme de cette trempe, rien n'était étonnant, lui qui soutenait que c'était indécent par rapport aux moyens du pays qu'il représentait !

Mazouzi, l'Homme au bon sens, adepte du changement radical

A la fin des années 1980, Mohamed-Saïd Mazouzi s'est exprimé courageusement, avec Si Abdelhamid Mehri, en démissionnant du FLN. Pour lui, une ère est passée. «Ce système a fait son temps. Il faut que le FLN se dissolve. Remisons-le comme un des meilleurs acquis de ce peuple», lui avait-il suggéré. Quelque temps après, et suite à une longue discussion que j'avais eue avec lui en aparté et à bâtons rompus,

**Un patriote convaincu de la justesse des idéaux communs à tous les Algériens, dont le principal, celui pour qui il se fixait une ligne rouge : «Pas touche à l'unité nationale !» Ainsi, personne, aujourd'hui, ne peut le parer d'une quelconque violation ou d'un certain écart dans son comportement de tous les jours.**

sérieuse révolution, celle de réformes radicales pour mettre le pays sur les rails de la modernité ? Malheureusement, cet entêtement nous produit, aujourd'hui, des péquenauds et des baladins, que l'on s'empresse à mettre à la tête d'importantes institutions...

Mais Si Mohamed-Saïd ne les intéressait pas, effectivement, lui qui s'efforçait toujours d'être objectif en même temps que concret dans ses propositions. Il abondait constamment dans ce sens, le plus logique dans sa conception : «La seule solution pour le pays était de changer complètement le système politique et pas seulement de personnes, de temps à autre. Et c'était le moment de le faire...» Mais cette logique, la sienne, que nous partageons fortement, n'a jamais été prise en considération, encore une fois, au risque de nous répéter. Était-ce parce que les conditions n'étaient pas réunies et qu'il y avait encore des travers et des dérapages...? Ce en quoi il avouait quelque temps après : «L'expérience aura été, pour moi, encore plus amère que je ne le craignais.» Mais en bon militant, et sans désespérer, il réfléchissait constamment à plus tard, il pensait à ces jeunes qui nous guet-

et de satisfaction de se savoir libres et indépendants, après tant d'années de sacrifices en de durs combats. Oui, ils étaient tous là, sans trop de pompe, justement, parce que ceux qui étaient là savent comme le savait Si Mohamed-Saïd Mazouzi que les gens passent, que les fortunes disparaissent, mais que le souvenir de l'Homme honnête, brave et sincère demeure...

En effet, pour lui, c'était écrit ainsi, il devait partir ce 6 avril, il ne pourrait y avoir de concession sur le destin, il ne pourrait y avoir de retard pour rejoindre le vaste champ de la miséricorde, celui que le Tout-Puissant nous réserve pour nous accueillir, en bons croyants, auprès de Sa Majesté, dans Son Paradis éternel.

Dors en paix, Si Mohamed-Saïd, tu as accompli ta mission, bravement, sincèrement. Tu as laissé des amis, des disciples, une famille digne, un fier passé politique, mais surtout un nom, et c'est cela ton capital devant l'Histoire, devant les hommes, devant Dieu.

«C'est à Allah que nous appartenons et c'est vers Lui que nous retournerons.»

K. B.